

2|6 UNE JOURNÉE AVEC



Inès Léraud, devant la maison de ses parents aux environs de Saumur, dans le Maine-et-Loire, en juin.

CLAUDE PAUQUET/AGENCE VU
POUR « LE MONDE »

L'opiniâtre Inès Léraud

Amiante, mercure, maladies liées à l'agro-business... les questions sanitaires et environnementales sont au cœur des reportages et des enquêtes de cette documentariste radio, qui a fait de la Bretagne sa terre d'investigation

Ses yeux ont la couleur de ses attitudes. Verts. Guère plus épaisse qu'un roseau, la voix douce à vous faire oublier la ténacité nécessaire à ses investigations, Inès Léraud a la radio pour passion et l'environnement pour préoccupation. Vous aurez peut-être suivi ses documentaires et reportages sur France Inter et France Culture, si vous vous intéressez à l'écologie et aux lanceurs d'alerte. Vous ne pouvez avoir oublié, si vous l'avez écoutée, l'incroyable chronique de la vie sexuelle d'Aïman, jeune Égyptien musulman, qu'elle enregistra pour Arte Radio. Et vous l'aurez à coup sûr repérée si vous suivez « Les Pieds sur terre », la lumineuse et irremplaçable émission que produit Sonia Kronlund, sur France Culture, grâce à sa dizaine de curieux enquêteurs.

Parmi les témoignages sur les sujets les plus inattendus que livrent au quotidien « les petits, les obscurs, les sans-grade » – « la France invisible » que la productrice nous propose d'écouter pour prendre le pouls du pays – a figuré cette saison le « Journal breton » en huit épisodes d'Inès Léraud. Des histoires de rencontres en terre costarmoricaine; certaines ponctuées du silence de la peur et même de morts liées à l'agrochimie; d'autres empreintes d'un profond amour des bêtes et de questions telles que le droit des animaux à vivre avec leurs petits...

Lors de cette journée de fin juin où nous la rencontrons, la pluie n'épargne pas les Côtes-d'Armor. En attendant une accalmie, nous resterons dans la petite maison aux volets bleus où la jeune femme de 34 ans s'est installée depuis neuf mois, au cœur de son terrain d'enquête. Nous sommes à Coat-Maël, hameau du centre de la Bretagne, dans la première région agroalimentaire française.

La décision de la jeune femme de quitter Paris pour l'univers breton prend ses racines dans les investigations qu'elle mène pour la radio depuis huit ans. Au fil de ses documentaires sonores, sur les « mercu-

riens » (intolérants au mercure contenu dans leurs amalgames dentaires) ou sur l'affaire de l'amiante, elle s'est aperçue que nombre de malades en quête de justice sont défendus par le même cabinet parisien, TLA. Des avocats qui se battent aussi contre Monsanto et pour la création d'outils juridiques propres à combattre la « criminalité industrielle ». C'est eux qui, sollicités pour une émission, l'inviteront à s'intéresser d'urgence au sujet qui les inquiète alors par-dessus tout: les agriculteurs et la multiplication de maladies émergentes liées à l'agro-business...

C'est ainsi qu'elle se retrouve, micro en main, un jour ensoleillé de mai 2014, à l'assemblée générale annuelle qui réunit les membres de l'association Phyto-Victimes. La plupart ont été des « agrobusinessmen », des agriculteurs de type industriel à hauts revenus. Tous sont aujourd'hui frappés d'invalidité. Un peu à l'écart du groupe qu'ils forment, deux hommes se taisent, observent. L'un, visiblement timide, 45 ans environ, a le visage rouge et gonflé; l'autre est un grand échalas à l'air ouvert, avec une paupière tombante à la Columbo. Un couple aussi étrange que discret. « Ma décision de m'installer en Bretagne vient de ma rencontre avec ces deux personnages atypiques, tous deux bretons: le lanceur d'alerte Laurent Guillou, qu'accompagnait le syndicaliste à la retraite Serge Le Quéau, se souvient Inès Léraud. A deux voix, ils ont commencé à me raconter leur histoire. Hallucinante. »

« Un sujet tabou »

Laurent Guillou est un ancien ouvrier agricole breton, licencié après avoir été empoisonné, dans sa coopérative, au contact d'aliments pour bétail surtraités à un insecticide interdit. Du bétail dont la viande sera ensuite commercialisée... Il est affecté de deux syndromes extrêmement invalidants, incurables à ce jour: une fatigue chronique ainsi qu'une hypersensibilité à tout produit chimique, de l'odeur d'une lessive sur les draps à la fu-

mée d'un barbecue, de l'eau de toilette d'un collègue aux émanations de l'habitable d'une voiture neuve... Une maladie (Multiple Chemical Sensitivity) de plus en plus répandue qui fut décelée, à l'origine, chez les GI américains exposés à des défoliants chimiques au Vietnam. « C'est lors de cette AG que j'ai découvert ce sujet méconnu et tabou dans le monde agricole, ainsi que les liens très directs et concrets entre agriculture, environnement, alimentation, santé, travail, recherche... »

La jeune femme parviendra à évoquer cette affaire dans des émissions d'Inter et de Culture en 2014. « A cette époque-là, note-t-elle, je suis sûre que la presse nationale va s'emparer de ce sujet et poursuivre l'investigation. Mais rien ne se passe. Même les médias les plus en pointe s'intéressent aux scandales politiques ou économiques, mais très rarement aux scandales sanitaires. D'ailleurs, les médecins eux-mêmes n'ont pas été sensibilisés à cette nouvelle donne scientifique, les intoxications chroniques, c'est-à-dire l'exposition à des agents chimiques à très faible dose sur le long terme... Face à un tel désert journalistique, le continent inexploré de l'agro-business breton que je découvre me happe et me bouleverse trop pour que je m'arrête là. A l'automne 2015, j'ai donc décidé de poursuivre mes investigations depuis la Bretagne. Pour un livre... que je n'ai toujours pas commencé, la radio m'ayant finalement occupée toute la saison dernière. »

Il est d'ailleurs temps, en cette fin juin, de préparer la suite de son « Journal breton » pour la rentrée des « Pieds sur terre », en septembre. Inès Léraud a en tête cette femme, qu'elle voit très souvent sur la route avec ses vaches, qu'elle aimerait bien rencontrer. D'une part parce que la documentariste n'a encore jamais fait de sujet sur la condition des femmes dans l'agriculture; d'autre part parce qu'on lui a dit que cette agricultrice a une histoire très particulière, ayant choisi de se lancer dans le bio il y a déjà plus de vingt ans, tout en menant seule son exploitation. Ce qui est rare. Un détour par le café-garage de la commune voisine permettra d'apprendre son nom et les petites routes à prendre pour trouver sa ferme. Là, rendez-vous est ainsi pris, en septembre, pour un entretien enregistré.

Puis, direction Trémargat, commune agricole bien connue du centre de la Bretagne pour ses choix écologiques et sa vie collective inventive. Un village de marginaux et de hippies, disent les mauvaises langues qui n'y habitent pas. Un village qui a fait sécession, depuis les années 1960, pour ne

pas vivre sous la coupe et les diktats d'un productivisme immodéré. Ici, tout s'est passé à l'envers du cours des choses en campagne: la population augmente; presque tout le monde travaille en production bio; l'électricité est fournie par un producteur d'énergie renouvelable; et pour ne pas avoir à se déplacer « en ville », les habitants tiennent à tour de rôle, bénévolement, une épicerie associative bio (de 17 à 19 heures).

Y passant pour faire ses courses, Inès Léraud est interpellée par une femme qui vend un beurre couleur bouton d'or. Elle veut lui soumettre une préoccupation, après avoir écouté l'un des volets du « Journal breton » sur les conditions de travail dans les usines d'équarrissage. Cet hiver, deux de ses dix vaches sont mortes, un coup très dur. Depuis, elle s'interroge sur le devenir des animaux après leur mort. D'autres agriculteurs lui ont-ils fait part d'un même type de questionnement? Elles conviennent de se revoir à la rentrée pour en parler.

« Au cœur de la mondialisation »

Cette agricultrice au beurre bouton d'or n'est pas la seule à réfléchir à la mort des animaux, se souvient Inès Léraud, lorsque nous reprenons la route. Un vieil éleveur laitier, un jour, lui a fait part d'un souci, sincère, profond. Pourquoi n'existerait-il pas des abattoirs mobiles se déplaçant de ferme en ferme, se demandait-il, afin que chaque fermier puisse accompagner ses bêtes jusque dans la mort? C'était pour lui le point noir de son métier: ne pas savoir comment étaient traitées ses chères vaches, à qui il avait donné à chacune un nom, une fois englouties dans un camion en partance pour l'abattoir. D'ailleurs, pour se racheter, en quelque sorte, de ce qu'il leur fait subir en les abandonnant ainsi, il en garde toujours deux ou trois chez lui au pré, même lorsqu'elles ne produisent plus, afin qu'elles finissent leurs jours à demeure, et meurent « à domicile », en paix...

« C'est très étrange, la Bretagne. J'ai l'impression d'être à l'autre bout du monde, dans une contrée qui m'est étrangère de par ses codes, et, en même temps, de m'être installée au cœur de la mondialisation, puisque nous sommes dans une des régions les plus industrialisées du monde, au niveau agro-alimentaire, conclut la jeune femme. Sans cesse un sujet m'amène à rebondir vers un autre... J'ai le sentiment que ça pourrait ne jamais finir... » ■

MARTINE DELAHAYE

Prochain article: Pierre Arditi